

Script

Léo Bonneville, Maurice Elia et Martin Delisle

Numéro 139, mars 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/50524ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bonneville, L., Elia, M. & Delisle, M. (1989). Compte rendu de [Script]. *Séquences*, (139), 7–12.

Bells Are Ringing (1960). Judy Holliday, Dean Martin, Fred Clark. Sur une musique et un livret de Jules Styne, Betty Comden et Adolph Green. Rien de transcendant, mais une oeuvre charmante, habilement menée, bien jouée et chantée (le dernier rôle à l'écran de Judy Holliday), mais qui ne fait pas de vagues.

On a Clear Day You Can See Forever (1970). Yves Montand, Barbra Streisand. Intelligente et amusante adaptation cinématographique de l'oeuvre d'Allan Jay Lerner et Burton Lane. Un psychiatre découvre que son médium préféré a jadis vécu une autre vie dans l'Angleterre du XIXe siècle. Les retours en arrière sont particulièrement réussis, malgré un montage martyrisé par le studio, encore une fois, contre l'opinion de Minnelli. Mais hélas! ce n'est pas du grand Minnelli.

NOUVEAUTÉS VIDÉO EN FRANÇAIS

Fréquence Meurtre. Catherine Deneuve dans un « thriller » à la Halloween. Enfant, elle a assisté au meurtre de ses parents. Vingt-cinq ans plus tard, le meurtrier la relance au poste de radio où elle travaille. Le suspense est bien mené, Deneuve est efficace, mais on a déjà vu tout ça...

L'île de Pascal. Sortie



simultanément en français et en anglais. James Dearden nous offre

un autre film vaguement policier, mais supérieurement interprété par Ben Kingsley, Helen Mirren, et Charles Dance. Très belles photos des îles de la mer Egée où se passe l'histoire. Pas un grand film, mais une agréable soirée.

Les Trois Soeurs. Film de Margarethe von Trotta. L'un des succès du Festival des films du monde, et des prestations exemplaires de Fanny Ardant, Greta Scacchi et Valeria Golino. Tranche de vie passionnante qui remet en question les relations amoureuses pendant le mariage et en dehors du mariage. Un brillant exercice de style sur le bonheur et l'amour.

La Passion Béatrice. Le dernier film de Bertrand Tavernier situé dans un Moyen-Âge sans



concessions ni tendresse, mais un film formidable et d'une puissance insoupçonnée. Comme tous les films de Tavernier, celui-ci a une place de choix dans une filmothèque (en version originale avec sous-titres anglais).

Gaspard et Fils. Film de François Labonté, avec Guy Godin, Gaston Lepage et Monique Miller. Un conflit de générations lorsque le père gagne 6 000 000 \$ à la loterie et... égare le billet... Père et fils devront aller le chercher jusqu'en Amérique du Sud. Agréable divertissement, mais rien de transcendant. Voilà bien un film du samedi soir, honnête, bien fait, mais ne dépassant pas les films français du genre, style Francis Veber ou du sous-Philippe de Broca.

Bonne mère malgré tout. Diane Keaton, sous la direction de Leonard Nimoy, semble mal à l'aise

dans cette histoire qui se veut contemporaine. À voir avec réserves. L'amour-passion est-il plus important que l'amour maternel?

Les vrais durs ne dansent pas. F.F. Coppola est co-producteur de ce chef-d'oeuvre de suspense basé



sur le best-seller de Norman Mailer. Ryan O'Neal et Isabella Rossellini se partagent la vedette de ce crime-suspense assez extraordinaire.

NOUVEAUTÉS EN ANGLAIS

Nightfall. Jamais programmé en salle, ce film remarquable est la version cinématographique d'une nouvelle d'Isaac Asimov gagnante du Nebula Award. Les soleils d'une planète lointaine s'éteignent progressivement, ce qui provoque une hystérie collective parmi les habitants de la planète condamnée, partagés entre la science et la superstition. Un chef-d'oeuvre mineur.

The Deceivers. Présenté au



Festival des films du monde l'été dernier, c'est l'histoire d'un officier de l'armée anglaise, vers 1850 aux Indes, qui se déguise en Hindou

pour percer le secret mortel de la secte des Thugs, assassins sans scrupules. Nicholas Meyer mène de main de maître ce suspense original et fort bien fait. Pierce Brosnan, dans le rôle principal, est remarquable. Mais que les âmes sensibles se méfient. Certaines scènes sont très dures et sans concessions.

Moonwalker. Un supercollage



de Michael Jackson qui tend à prouver combien le garçon est encore vivace et talentueux. Quelques prises de vue spectaculaires et, comme toujours, les mouvements sinueux et remarquablement contrôlés de Jackson, ainsi que sa voix de châtre. On ne peut pas tout avoir.

Punchline. Déjà! Le film dont je



parlais lors de la dernière livraison de **Séquences**⁽²⁾ est disponible en vidéo et, comme je le disais en terminant: « Je pense que le vidéo rendra particulièrement justice au film... » C'est fait, à vous, lecteur, de voir.

Patrick Schupp

JEAN COCTEAU
par René Gilson

FRANK CAPRA
par Christian Viviani

JEAN-PIERRE MOCKY
par René Prédal

Les Éditions des Quatre-Vents, sous la direction de Pierre Lherminier, inaugure une nouvelle collection sous le titre « Spectacle/Poche ». Le premier livre est une réédition remaniée et corrigée, le deuxième et le troisième sont des inédits.

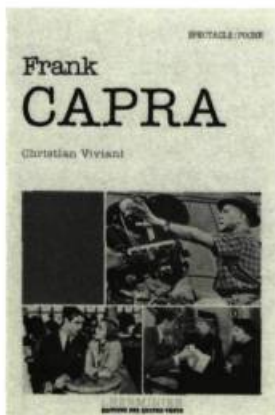
Avec l'étude de René Gilson, il ne s'agit pas d'une biographie de Jean Cocteau. L'auteur affirme qu'il



faudrait alors écrire un « livre extraordinaire. » On sait que Jean Cocteau fut à la fois poète, romancier, dramaturge, chorégraphe, peintre et cinéaste. Cet artiste, au sens plein du mot, a touché au cinéma en poète. Son oeuvre, courte mais unique, défie toutes les grammaires cinématographiques. Ce qui la caractérise, c'est la poésie qui émane à chaque séquence. L'artiste, en homme libre, réalise des films avec la puissance de son génie créateur. Un livre captivant.

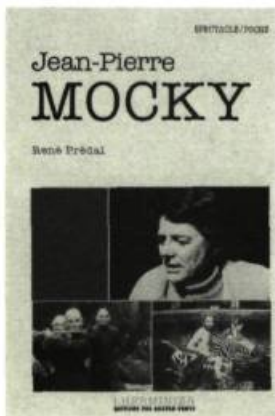
Avec Frank Capra, Christian Viviani nous amène, au départ, dans un monde lunaire. C'est le temps — trop court — où, associé à Harry Langdon, Frank Capra va donner des oeuvres pleines de poésie,

(2) Séquences no 138, janvier 1989, pp. 90-91.



alimentée par les gestes timides et le sourire discret d'un Pierrrot enfariné. Mais l'ambition et la susceptibilité de l'acteur rompent la relation. Par la suite, on verra Frank Capra aller d'une compagnie à une autre, consolidant la Columbia durant les années 30. L'auteur suit à la trace chacun des films du cinéaste, montrant comment la comédie américaine tente de corriger les mœurs en riant. Il faut bien le dire, Frank Capra est un moraliste empreint d'optimisme. Un livre révélateur.

Jean-Pierre Mocky, c'est l'homme ambitieux qui rêve de devenir un second Orson Welles. Metteur en scène, scénariste,



interprète, monteur, producteur, il tourne, tourne, tourne. Il en résulte, comme le note l'auteur, une carrière en dents de scie. Artisan, il opte pour la satire où le ridicule règne. Il ne craint aucunement de sabrer, attaquant tour à tour l'autorité civile puis religieuse, massacrant tout sur son passage. Jean-Pierre Mocky,

c'est celui qui se moque de tout et qui se plaît à faire table rase. S'il n'est pas raseur, il donne l'impression qu'il engrange film sur film pour satisfaire sa passion de produire. Un livre démystificateur.

Chacun de ces petits livres est abondamment illustré en noir et blanc et comporte une filmographie complète et détaillée. Une source vraiment utile pour les amateurs de cinéma.

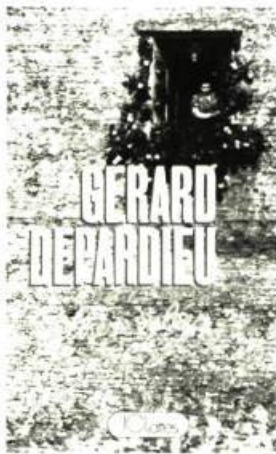
Léo Bonneville

Éditions des Quatre-Vents, Paris, 1988, 160, 144, 174 pages.

LETTRES VOLÉES par Gérard Depardieu

Du Depardieu tout cru. Ce n'est pas exactement des confessions, ni une série de portraits glanés sur le vif par l'enfant gâté du cinéma français. Juste quelques réflexions regroupées par thèmes, par types, par films, par personnes. En tout vingt-cinq textes où Depardieu se livre à l'état brut, où il parle, semble-t-il, de façon directe, de son métier, de ses frustrations, de ses amours, de ses coups de coeur.

Le monstre sacré ne l'est soudain plus, grâce à quelques phrases incisives, précises et justes adressées à des amis, des concepts (au travail, à l'argent, à la nature), ainsi que des visages entrevus par hasard, presque entre le rêve et la réalité.



Il parle des colères « respectées » de Maurice Pialat sur un plateau, de l'amitié profonde qui l'a lié à Patrick Dewaere (« Je ne peux pas m'empêcher de penser que si tu n'étais pas parti, c'est peut-être toi que j'aurais embrassé dans *Tenue de soirée* »), de « l'île aux mimosas » où il rejoignait Barbara, et jusqu'à Isabelle Adjani, la Camille Claudel de son dernier film (« J'ai rasé ma barbe ce matin. Maintenant, il faut que je maigrisse. Tu vois, Rodin s'éloigne... »).

Pour certains, ce pourrait être presque poétique...

Maurice Elia

L'Clartés, Paris, 1988, 154 pages.

LE CINÉMA VÉCU DE L'INTÉRIEUR MON EXPÉRIENCE AVEC PIERRE PERRAULT par Stéphane-Albert Boulais

Stéphane-Albert Boulais, professeur de cinéma par profession et poète de l'Outaouais par vocation, a vécu deux dures expériences de tournage avec Pierre Perrault pour *La Bête lumineuse*, en 1980, et pour *Les Voiles bas et en travers*, en 1982. Boulais s'aperçut un peu tard que le cinéma direct, forme qu'il respecte entre toutes pour la place donnée à la parole, pouvait être d'une rare cruauté pour ses participants. En effet, on se sert d'eux, on les laisse faire tant que la caméra tourne mais, après, ils perdent tout contrôle sur le produit fini. La constatation que trente-cinq heures de tournage pouvaient se réduire à quelque cent-vingt minutes furent dures à avaler: « L'oeuvre que je venais de voir était iconoclaste et elle avait fracassé ma mémoire. »

Boulais, qui est un personnage entier, s'expose à nouveau, courageusement, avec beaucoup d'humilité et avec candeur. Il ne craint pas d'avouer ses passions, ses affections envahissantes tellement elles sont grandes, ni ses faiblesses, son besoin d'être reconnu et respecté. Derrière tout cela, se dresse un portrait d'une



rare sensibilité de Pierre Perrault. Boulais parle de lui comme d'un homme qui lève la parole « comme d'autres lèvent le gibier. »

Malheureusement, si on sent la sensibilité du poète dans de très beaux passages et qu'on admire l'érudition cinéphilique de cet auteur, on trouve parfois des petites anecdotes qui n'ajoutent rien au récit.

Cet ouvrage a pour origine « une simple communication d'une vingtaine de pages » sur l'expérience de Boulais lors du tournage de *La Bête lumineuse*, qui devait être présenté dans un colloque à l'Université Laval. C'est devenu un captivant récit qu'il a jugé bon de prolonger avec une « autocritique » par trop didactique et d'une sémantique souvent indigeste, qui semblerait inutile si elle n'apportait quelques éléments nouveaux. Mais, avant tout, et c'est ce qui fait la valeur de ce livre, *Le cinéma vécu de l'intérieur* est un hymne enlevant à la gloire d'un homme à qui le cinéma québécois doit beaucoup, Pierre Perrault.

Martin Delisle

Éditions de Lorraine, Hull, 1988, 275 pages.

UN ART DE LA CÉLÉBRATION LE CINÉMA DE FLAHERTY À ROUCH par Henri Agel

C'est l'auteur lui-même qu'il faudrait célébrer, un homme de

cinéma certes, professeur, historien, chercheur, docteur d'État, dont le premier livre, *Le Cinéma a-t-il une âme?* remonte à 1952 — un homme que, soit dit en passant, j'ai eu le grand honneur d'avoir pour maître de thèse en 1974. *Un art de la célébration* est le vingtième ouvrage d'Henri Agel et, comme tous les autres (*Romance américaine*, *Poétique du cinéma*, *Métaphysique du cinéma*, entre autres), il aborde un thème très rarement analysé par les historiens du film.



Ici, c'est le cinéma comme cérémonial, comme instrument de vision solennel, qui respire la liturgie, le sacré, presque le divin (sans nécessairement être un cinéma religieux), une célébration de la mort comme de la vie, du bonheur comme de la douleur. Le processus de la célébration, Agel le découvre dans le musical (*Singin' in the Rain*), dans le western (*Rio Bravo*) et même dans les grands récits psychologiques comme *Sunset Boulevard*. C'est donc un sens de l'émerveillement, voire de l'enchantement devant la création filmique qui exerce une fascination sur l'auteur, fascination qu'il exprime dans chacune des pages de cet ouvrage.

Maurice Elia

Cerf, Coll. 7e Art, Paris, 1987, 202 pages.

MARCO FERRERI par Michel Maheo

Si on sait que Marco Ferreri est né à Milan en 1928, toutefois on ignore presque tout de son enfance et de sa formation. Tout de même, on apprend qu'il a entrepris des

études pour devenir vétérinaire. Mais cela ne l'intéresse pas. Il choisit de travailler pour une maison de spiritueux. C'est alors qu'il a l'occasion de réaliser un court métrage promotionnel pour le marasquin appelé LUXAR. Il part s'installer à Rome où il fait la connaissance de Luchino Visconti,



de Vittorio De Sica, d'Alberto Lattuada et aussi des écrivains Alberto Moravia et surtout Cesare Zavattini. Il finira par produire *Le Manteau* de Lattuada. Mais après une expérience dans la production de quelques films, il décide de quitter Rome pour Madrid. C'est là qu'il réalise *El Cochecito* qui lui donnera une renommée internationale. Michel Maheo constate que Marco Ferreri rejette ce qu'on appelle habituellement la culture.

En revanche, il accepte les mythes parce qu'ils sont d'essence populaire. Voilà pourquoi le cinéma américain est souvent la référence ou le prétexte des narrations ferreriennes.

En étudiant l'oeuvre de Marco Ferreri, l'auteur constate qu'il y a trois Ferreri: le Ferreri espagnol (1956-1960), le Ferreri italien (1960-1970) et le Ferreri européen (1970 à nos jours).

Michel Maheo trace habilement l'itinéraire cinématographique de Marco Ferreri en examinant attentivement chacun des films du cinéaste.

Léo Bonneville

Edilig, Paris, 1986, 126 pages.

LE CINÉMA AFRICAIN DE A À Z

par Ferid Boughedir

L'auteur est un cinéaste et journaliste tunisien qui a participé activement à toutes les manifestations et rencontres ayant trait au cinéma africain depuis 1966. Ce cinéma est né il y a un quart de



siècle, par l'entremise de quelques pionniers aujourd'hui oubliés mais qui ont eu leur influence sur toute une génération de jeunes cinéastes.

Boughedir brosse un portrait général du cinéma africain, de ses origines jusqu'aux perspectives d'avenir telles que les imaginant certains cinéastes comme Gaston Kaboré ou Souleymane Cissé. Dans une deuxième partie, il fait l'analyse de quatre films charnières dont *Le Vent du Malien* Cissé et *Borom Sarret* du Sénégalais Sembene Ousmane. La troisième partie est de loin la plus informative, puisqu'elle consiste en un dictionnaire commenté des grands cinéastes d'Afrique Noire, classés par pays. Une source inépuisable d'informations... et de surprises.

Maurice Elia

OCIC, Bruxelles, 1987, 208 pages.

ÉCRITS DE CINÉMA

par Philippe Soupault

LES SURRÉALISTES ET LE CINÉMA

par Alain et Odette Virmaux

par Raymond Borde

JEAN VIGO

par Paulo Emilio Salès Gomès

LES CINÉMATHÈQUES

par Raymond Borde

La « bibliothèque cinématographique » de Ramsay/Coche/Cinéma dépasse les soixante volumes. C'est une véritable aubaine pour les amateurs de cinéma qui peuvent se procurer des livres, devenus rares, à un prix abordable.

Les *Écrits de cinéma* nous procurent les textes du surréaliste Philippe Soupault. Il fut un des premiers surréalistes à croire à cet « art nouveau » et à y consacrer sa plume. Il a même rédigé un scénario à l'intention de Jean Vigo, texte reproduit en entier ici. Mais ce qui fait l'essentiel de ce livre, ce sont les nombreuses critiques qui amènent Soupault à disséquer de films avec un oeil attentif et incisif. On trouvera donc des critiques des



films de Poudovkine, Eisenstein, Sternberg, Duvivier, Brown, Chaplin, Grémillon, Lubitsch et combien d'autres. Ces textes s'échelonnent de 1918 à 1931.

Dans leur anthologie, Alain et Odette Virmaux montrent l'évolution du cinéma surréaliste. Apollinaire est celui sans doute qui a le mieux — en littérature — manifesté son intérêt pour le cinéma. Et naturellement le dadaïsme allait

provoquer le surréalisme. Mais c'est Bunuel — avec *L'Âge d'or* — qui donne tout son éclat à ce mouvement, sans oublier l'inquiétant Antonin Arthaud. Bref, le surréalisme ne donne plus aujourd'hui que des échos dans certains films, échos qui n'ont pas grand retentissement. Dans une seconde partie, les auteurs présentent une anthologie thématique basée sur les points suivants: la fête, la soif de conquête, les rêves, le



désenchantement et la nostalgie, la réflexion et l'étude. Dans ces cinq parties, il s'agit de textes tirés de divers auteurs touchés par le surréalisme.

Le livre sur Jean Vigo date de 1957. Depuis, on n'a guère fait mieux comme biographie critique. Non seulement Paulo Emilio Salès Gomès suit Jean Vigo depuis sa naissance en Espagne, mais il examine avec force détails les trois films qu'il nous a donnés: le court métrage *À propos de Nice* et les deux longs métrages *Zéro de conduite* et *L'Atalante*. Si on peut voir le côté anarchiste — hérité de son père libertaire —, dans *Zéro de conduite*, on admire le père Jules (Michel Simon) sur son chaland (*L'Atalante*) qui, dans une halte, découvre Juliette. L'auteur nous parle avec émotion de la mort lente de Jean Vigo, cloué au lit par une maladie impardonnable. Un livre tout entier consacré à un jeune cinéaste qui a laissé un nom lumineux dans le firmament du cinéma.



En étudiant les cinémathèques, Raymond Borde nous fait connaître la naissance de ces « musées » qui n'ont rien d'endroits poussiéreux. Car les cinémathèques, à travers le monde, se sont donné une fonction qui invite les cinéphiles à voir et à revoir des films. Et si ce n'était d'elles, combien de films, de négatifs, seraient perdus à tout jamais et combien de films seraient devenus invisibles. Et ces oeuvres et chefs-d'oeuvre sont conservés avec une minutie indispensable — car si le nitrate a disparu, l'acétate n'est pas éternel. En faisant



l'historique des cinémathèques, Raymond Borde présente la situation au lendemain de la dernière guerre. Mais ce qui est le plus intéressant, c'est sans doute la deuxième partie qui révèle la vie quotidienne des archives du film. C'est la vie des cinémathèques qui

apparaît dans ses fonctions essentielles.

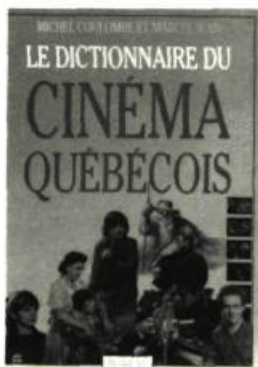
Léo Bonneville

Ramsay/Poche/Cinéma, Paris, 1988, 310, 350, 270, 258 pages.

LE DICTIONNAIRE DU CINÉMA QUÉBÉCOIS

par Michel Coulombe et Marcel Jean

Dix ans après la publication chez Fides du premier Dictionnaire



du cinéma québécois (Michel Houle et Alain Julien), voici que sort cet ouvrage monumental que l'on doit en grande partie à l'imagination et à la ténacité de leurs deux principaux compilateurs et auteurs. La richesse de ce livre, son contenu précis et toujours professionnel, ses données essentielles sur tous les films et les artisans et artistes ayant participé de près ou de loin au cinéma québécois en font un ouvrage de référence absolument indispensable, non seulement aux chercheurs, mais aussi aux étudiants, aux cinéphiles, même aux créateurs qui réaliseront l'ampleur de leur apport au cinéma national par la simple inclusion de leurs noms dans les pages de cet imposant ouvrage.

Évidemment, Michel Coulombe et Marcel Jean n'ont pas travaillé seuls. Ils se sont entourés d'une extraordinaire équipe de rédacteurs tant du domaine de la critique que du milieu de l'enseignement et de la recherche cinématographique. Les textes sont tous signés et comportent de nouveaux éléments biographiques que ne contenaient

pas les précédentes tentatives de ce genre. Le générique succinct de 333 films termine le livre.

C'est le genre de livre qu'il ne faut pas trop juger sur son contenu, puisque les goûts varient selon les auteurs de chaque article, mais il se trouvera certainement des individus qui croiront savoir « plus » ou « mieux », qui penseront que tel article est trop long ou trop court, que l'essence d'un film ou la personnalité d'un cinéaste n'a pas été abordée de façon suffisante. Et que, bien sûr, il y a des coquilles, de vraies erreurs ou des omissions. Mais qu'est-ce donc à côté de cette oeuvre qui devrait figurer chez tous les spécialistes et amoureux du cinéma québécois, au rayon des livres de prix que l'on consulte régulièrement avec intérêt et curiosité.

Maurice Elia

Boréal, Montréal, 1988, 534 pages.

LES FILMS LIBÈRENT LA TÊTE

par Rainer Werner Fassbinder

« J'aimerais construire une maison avec mes films. Certains sont la cave, d'autres les murs et d'autres encore sont les fenêtres. Mais j'espère qu'à la fin on aura une maison ». Les textes de ce livre donnent des accès à cette maison et à tous ses étages. Le livre contient donc des essais, des documents et des textes posthumes.



« J'ai toujours été d'avis que plus les films sont beaux et achevés, mis en scène et figés, plus ils sont libérateurs et libres ». Et le premier texte est une étude des films de Douglas Sirk. « Sirk a dit, on ne peut pas faire des films sur quelque chose, on peut seulement faire des films avec quelque chose, avec des gens, avec de la lumière, avec des fleurs, avec des miroirs, avec du sang... ». « Sirk a dit par ailleurs, la lumière et les plans, c'est la philosophie du metteur en scène ». Et Fassbinder conclut: « J'ai vu six films de Douglas Sirk. Parmi eux, il y avait les plus beaux du monde ». Cette étude date de 1971. Tous les textes réunis ici traduisent son amour du cinéma et des gens. « Je me dis (c'est Fassbinder qui parle) que quelqu'un qui va au cinéma sait dans une certaine mesure ce qui l'attend, que je peux donc exiger de lui plus d'effort, et que je peux aussi attendre qu'il prenne plus de plaisir à l'effort. Vis-à-vis du public, on devrait ne jamais être complaisant, mais toujours provocant ». C'est bien ce qu'a fait Fassbinder dans ses films et aussi dans ses écrits, comme on le verra dans ce petit livre.

Léo Bonneville

L'Arche, Paris, 1985, 180 pages.

ROMY SCHNEIDER

par Georges Cohen

MARILYN MONROE

par James Spade et Georges Zeno

AUTANT EN EMPORTE LE VENT

par Jacques Zimmer

Les Éditions J'AI LU lancent une nouvelle collection en quatre volets: les grands acteurs, les grands genres, les grands réalisateurs et les grands films. Chaque volume se présente dans une mise en pages très moderne, comportant des citations en marge, des sous-titres encadrés et une centaine de photos aussi bien en noir et blanc qu'en couleur. Bref,

des petits livres élégants qui se lisent agréablement.

La vie de Romy Schneider et celle de Marilyn Monroe commencent de façon opposée. La première naît de parents très populaires dans le cinéma allemand. De plus, la grand-mère paternelle est une grande comédienne surnommée la « Sarah Bernhardt autrichienne ». C'est dire que Romy a pu grandir dans une atmosphère artistique favorable. Au contraire, la seconde a pour mère une monteuse de la R.K.O. qui, après le départ de son mari, sera internée pour



LES GRANDS ACTEURS

Romy Schneider



Georges Cohen

troubles mentaux. Marilyn connaîtra alors onze placements successifs chez des parents nourriciers. C'est par l'intermédiaire d'une photo qu'elle pénétrera dans le monde du cinéma. Les deux carrières se déroulent différemment. Romy Schneider passe de Sissi à des personnages qui vont la démythifier;



LES GRANDS ACTEURS

Marilyn Monroe



James Spade et Georges Zeno

Marilyn Monroe devient la star abusivement convoitée. Dans les deux cas, la fin sera subite et tragique. Ces deux petits volumes livrent l'essentiel de la vie de ces deux actrices.

Jacques Zimmer nous emporte dans un grand film pour nous faire connaître les péripéties de la production d'*Autant en emporte le vent*. Il s'attarde respectivement sur la romancière Margaret Mitchell (de son vrai nom Peggy Marsh) qui a écrit le livre entre 1926 et 1936 et qui comprenait 1 037 pages dans l'édition originale. Par la suite, le livre a été traduit en 18 langues. Sur le producteur qui, après le refus de la Metro, de la Warner, de la R.K.O. et de la Universal, de réaliser le film, acheta les droits du livre pour 50 000 \$. David O. Selznick allait entreprendre une production exceptionnelle. Sur les acteurs Clark Gable (Rhett Butler) et Vivien Leigh (Scarlett O'Hara), mais aussi sur tous les comédiens et comédiennes qui ont été pressentis pour ces deux rôles capitaux. Le film va connaître trois réalisateurs: George Cukor, le plus important, Victor Fleming (qui sera crédité pour la réalisation) et Sam Wood qui lui a servi d'assistant. Le film a connu un immense succès et remporté dix Oscars en 1940. Mais le grand oublié fut Clark Gable, à qui on a préféré Robert Donat pour sa



LES GRANDS FILMS

Autant en emporte le vent



Jacques Zimmer

prestation dans *Goodbye, Mr. Chips*. Un petit livre qui fait revivre un film inoubliable.

Léo Bonneville

Éditions J'AI LU, Paris, 1988, 144 pages.

LA LÉGENDE DE LA RÉVOLUTION AU XX^e SIÈCLE

De Gance à Renoir, de Romain Rolland à Claude Simon sous la direction de Jean-Claude Bonnet et Philippe Roger

Du 19 au 29 juillet 1988, s'est tenu au Centre culturel de Cerisy-la-Salle, sous la direction de Jean-Claude Bonnet et Philippe Roger, un colloque intitulé « La Légende de la Révolution française au XX^e siècle ». C'est la majeure partie des

communications que propose cet ouvrage très proprement présenté.

1789 a été à l'origine d'un imaginaire à la fois politique et poétique, et la Révolution ne cesse de créer des remous: c'est ainsi que le *Napoléon* d'Abel Gance n'est reconnu qu'en 1982, que *La Marseillaise* de Renoir n'est définitivement consacrée que grâce à la Nouvelle Vague. Un recueil riche en intelligence et en profondeur, qui s'achève sur une nomenclature des films « traitant directement de la Révolution », de *L'Assassinat de Marat* (1897, G. Hatot et A. Capellani) à *Chouans!* (1988, Philippe de Broca).

Maurice Elia

Flammarion, Colloque de Cerisy, Paris, 1988, 226 pages.

JULES DASSIN

par Fabien Siclier et Jacques Levy

NICHOLAS RAY

par Pierre Giuliani

La collection FILMO chez Edilg se continue avec deux nouveaux titres. Après une courte biographie et un survol de l'œuvre du cinéaste, l'auteur (ou les auteurs) examine chacun des films tournés en fournissant la génétique, un résumé du scénario et une critique justifiée.

Jules Dassin a une existence placée sous le signe du cosmopolitisme. Né aux États-Unis de parents russes, après avoir parcouru l'Europe, il travaillera en

JULES DASSIN

FABIEN SICLIER ET JACQUES LEVY



France et en Grèce. Mais c'est avec la RKO qu'il réalisera son premier film avant de tourner huit films avec la MGM sous la férule de Louis B. Mayer. Ses quatre dernières années hollywoodiennes, il les passera avec la Universal et la 20th Century Fox. Jules Dassin connaîtra les rigueurs du maccarthysme et son film, *La Cité sans voile* (*The Naked City*), subira des coupures dont il dira qu'elles ont « arraché le cœur du film ». « Quand j'ai vu *La Cité sans voile*, j'en ai pleuré de dégoût ». Les auteurs montrent très bien la démarche de Jules Dassin qui n'a pas vraiment de thématique particulière. Cependant il sera toujours préoccupé par la question de la vérité et saura insuffler à ses films une certaine chaleur qui confirme au lyrisme. Tour à tour tendre et révolté, léger ou dramatique, son art a un mérite souverain: la sincérité.

NICHOLAS RAY

PIERRE GIULIANI



Le cinéma de Nicholas Ray est un cinéma de la frontière. Mais ses personnages sont toujours animés d'un mouvement qui les pousse à franchir les limites. C'est dire aussi que les personnages rayiens sont dans un état d'excitabilité à peu près permanente qui est la rançon de ceux qui sont allés à la limite d'eux-mêmes. De plus, le cinéma de Nicholas Ray est un cinéma de l'accident. Et l'accident n'est pas seulement sur l'écran, mais aussi dans son travail. (Allusion aux difficultés rencontrées à Hollywood.) Cela dit, Pierre Giuliani peut ramener ce cinéma à un cinéma de crise souvent à la limite de la vraisemblance. Poète du crépuscule, Nicholas Ray préfère les solitaires. « J'aime les non-conformistes », dit-il. En fait, ce sont les marginaux, les violents, les

brigands, les Don Quichotte. Là est la famille cinématographique de Nicholas Ray.

Léo Bonneville

Edilg, Paris, 1986, 1987, 128, 136 pages.

LE SCÉNARIO

par Jean-Paul Torok

On sait que le scénario est la base d'un film. Mais il n'a pas toujours été d'une importance capitale. En traitant de ce sujet, Jean-Paul Torok fait l'historique du scénario, autant aux États-Unis qu'en France. Bien sûr, au temps du cinéma muet le scénario se résumait à un simple canevas. Mais, dès l'apparition du parlant, il en va tout autrement. L'auteur note que dans les années trente, Hollywood « consomme de 600 à 700 scénarios par année auxquels travaillent 700 scénaristes ». Et l'auteur nous précise comment fonctionne le processus. Mais la majeure partie de son livre sert à expliquer la théorie et à développer la pratique du scénario. Tout est bien ordonné et les différentes étapes sont ponctuées d'exemples qui viennent corroborer les dires de l'auteur. Il appert que le scénario est un élément indispensable à la création d'un film. Mais l'auteur remarque qu'en France l'après-guerre a donné naissance à la politique des auteurs



qui faisait fi des scénarios. Cela a pu durer un certain temps. Toutefois on s'est vite rendu compte que l'avance sur les recettes à la lecture d'un scénario avait quelque chose

d'artificiel, puisqu'un texte écrit n'est pas un film. Le lecteur reconnaîtra la méthode rigoureuse de Jean-Paul Torok, mais il reste que les lois préconisées ne sont pas intangibles.

Léo Bonneville

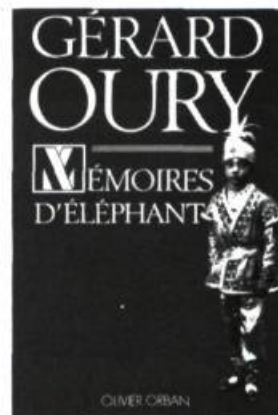
Artefact, Paris, 1986, 202 pages.

MÉMOIRES D'ÉLÉPHANT

par Gérard Oury

Vous voulez bien rigoler? Vous voulez vous détendre avec un livre? Ou préférez-vous aller au cinéma? Faites d'une pierre deux coups, installez-vous confortablement et écoutez Gérard Oury vous raconter sa vie: c'est peut-être son plus beau film.

C'est vraiment le bonheur qui court à travers les lignes de cette autobiographie de style classique mais dont le contenu raconte (souvent dans les moindres détails) les épisodes tantôt farfelus, tantôt



tragiques, d'une existence qui file à toute allure.

Le plaisir se double aussi, pour ceux qui ont connu cette époque, de souvenirs adaptables aux siens propres, de l'aventure de *La Grande Vadrouille* à celles de *Rabbi Jacob*. Car tout tressaute dans l'esprit de ce grand « corniaud » du cinéma français qui raconte ses succès comme ses plus gros bides avec un humour chargé de toutes les émotions possibles.

Maurice Elia

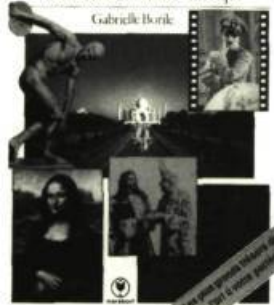
Olivier Orban, Paris, 1988, 336 pages.

100 CHEFS-D'OEUVRE À LA LOUPE

par Gabrielle Borile

100 Chefs-d'œuvre à la loupe

peinture • littérature • cinéma • sculpture
architecture • théâtre • musique



Ce livre veut mettre à la portée du public « les plus grands trésors de l'art ». Il s'agit des sept arts reconnus: peinture, littérature, sculpture, architecture, théâtre, musique et cinéma. Pour chacun de ces arts, l'auteur a choisi des œuvres importantes. Le cinéma en compte dix-neuf. Pour chaque film, on trouve un résumé assez détaillé de l'œuvre, les explications qui permettent de considérer le film comme un chef-d'œuvre, et un aperçu de la carrière du cinéaste. On peut toujours différer dans le choix de ces chefs-d'œuvre, mais il est difficile de nier leur importance. De plus, le lecteur aura intérêt à consulter les chefs-d'œuvre des autres arts. Pour la peinture et l'architecture, il peut se reporter à des reproductions en noir et blanc.

Léo Bonneville

Marabout, Alleur (Belgique), 1987, 446 pages.

LE CINÉMA SELON FRANÇOIS TRUFFAUT

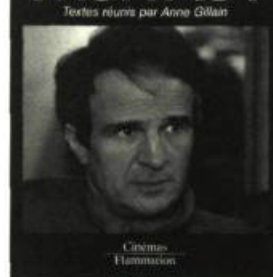
Textes réunis par Anne Gillain

Devant la prolifération des livres au sujet de Truffaut, on commence à se poser des questions. Pourtant, ce qu'Anne Gillain a fait mérite qu'on s'y arrête. Elle a réalisé un montage d'entretiens parus dans la presse française et anglo-saxonne et les a classés par ordre chronologique, c'est-à-dire en

partant de ce que Truffaut dit sur son enfance jusqu'à ses impressions sur son dernier film *Vivement dimanche* et le bilan qu'il dresse sur les dix dernières années de sa carrière de cinéaste.

Une somme impressionnante de réflexions sur le cinéma parsème cet ouvrage qui peut sembler, à première vue, un peu étriqué, si l'on pense que les entretiens sont ceux que Truffaut a accordés à des revues aussi différentes que *Les Cahiers du cinéma*, *Le Nouvel Observateur*, *Playboy*, *Le Monde* et *Le Soir de Marseille*! Ça reste tout

LE CINÉMA SELON FRANÇOIS TRUFFAUT



de même un document appréciable sur la vie et l'œuvre d'un grand cinéaste ainsi qu'un complément intéressant à sa volumineuse *Correspondance*.

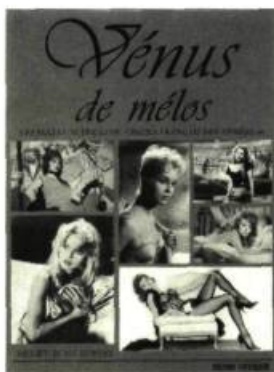
Maurice Elia

Flammarion, Coll. Cinémas, Paris, 1988, 456 pages.

VENUS DE MELOS

par Henry-Jean Servat

L'auteur déclare qu'« à la vie privée de nos séductrices, nous n'avons nullement cherché à nous intéresser. Nous n'avons voulu que suivre de près, de film en film, les créatures qu'elles semaient de ci de là et qui finissaient par composer un personnage, une manière de paraître bien plus qu'une façon d'être. » Et pour « les belles actrices du cinéma français des années 60 » — elles sont trente-quatre —, il donne leur vrai nom et suit la courbe de leur carrière. Pour



embellir le tout, il distribue de nombreuses photos dont une partie en couleur.

Léo Bonneville

Henry Veyrier, Paris, 1987, 238 pages.

FEMMES FATALES

par Olivier Schwengler

Sous-titré « Séductrices d'Hollywood », ce livre apparaît plutôt comme un album de photographies presque totalement en couleur. Il ne semble pas qu'un ordre quelconque ait présidé à la sélection des actrices. D'ailleurs, le texte qui accompagne chaque « séductrice » est très court et plusieurs ne reçoivent aucun commentaire. De plus, certaines « femmes fatales » ont droit à deux et même à trois entrées dispersées.



C'est dire qu'on regarde ce livre pour l'ensemble des photos qui sont de qualité.

Léo Bonneville

Henri Veyrier, Paris, 1988, 208 pages.

LE JEU DE SÉQUENCES

Réponses au numéro 138
La Disparue



Aliens



Half Moon Street



Eyewitness



The Year of Living Dangerously

Ce jeu a connu une participation sans précédent. Tous les concurrents ont identifié la vedette disparue qui est maintenant revenue sur les photos. Il s'agit de **Sigourney Weaver**.

Quelques concurrents (peu nombreux) ont buté sur la question subsidiaire portant sur les titres des films.

Le sort a désigné une gagnante: Julie Desgroseilliers de Châteauguay (Québec).